

Calendrier de l'Avent

— Je te rappelle que l'entreprise ne ferme pas entre Noël et le jour de l'An, ma petite Élodie. Alors, si ce n'est pas trop te demander, j'attends un point sur les congés avant la réunion de codir. Avec le changement de propriétaire, il va falloir mettre un coup de collier si tu ne veux pas faire partie du premier wagon de postes supprimés.

Calepin en main, Élodie calcule à toute vitesse le temps dont elle dispose. La réunion du codir est à 14 h 30, il est déjà 12 h 45 et elle comptait sur l'heure du déjeuner pour acheter de quoi remplir son frigo. Les placards sont vides et ses enfants commencent à trouver le régime pâtes-patates-riz démoralisant. Mme Rombiasse se fait une spécialité de mordre sur la pause syndicale de son équipe, spécialement sur la sienne. Inspirant à fond, Élodie repousse une mèche derrière son oreille et hoche la tête.

— Vous l'aurez.

— Tu l'auras. Ici, on se tutoie. C'est plus convivial.

Avec sa bouche en cul-de-bouledogue, Mme Rombiasse a l'air tout sauf « conviviale ». Cette passion pour le tutoiement lui vient probablement d'une formation en ligne destinée à former des managers bienveillants. Comment expliquer autrement ce virage à 180 degrés, après des années passées à vouvoyer tous les employés, du stagiaire de troisième à la réceptionniste ? Réprimant un rire nerveux, Élodie garde le regard fixé sur l'agrafeuse rutilante de sa DRH posée sur une pile de feuilles de paie. L'idée d'y glisser la main de sa supérieure et d'appuyer très fort dessus l'effleure. Elle préfère relever le nez avec un grand sourire. *Le pouvoir de la bonne humeur*, se répète-t-elle en silence, comme un mantra. *Souris et la vie te sourira*.

— Et tu me feras le plaisir de ne pas me présenter une semaine pleine de trous, reprend la voix acide de Rombiasse, apparemment insensible aux signaux amicaux que tente d'émettre Élodie. On ne produit pas du gruyère ici, on bosse. Si ce n'est pas trop de te demander.

Ravalant son amertume, Élodie griffonne trois mots dans son calepin et sort de la pièce.

— On ferme la porte, glapit Rombiasse dans son dos. C'est pas un hall de gare, ici !

La formation happiness managing comportait manifestement quelques lacunes, se dit Élodie. Elle baisse les yeux et s'enfuit avant de lâcher une remarque sarcastique. Alors qu'elle traverse en trombe le couloir menant à l'*open-space* – chaque minute compte –, elle percute de plein fouet l'angle d'un chariot dont le contenu se répand sur la moquette grisâtre.

— Pardon. Pardon, excusez-moi, je ne vous ai pas vu, gémit-elle en se massant la cuisse.

— Ce n'est pas à vous de vous excuser, lui répond une agréable voix de baryton. Je n'avais pas désiré envahir dans le couloir. Vous n'avez fait que traverser comme un... bulldozer !

Un éclat de rire joyeux échappe au jeune homme qui s'est déjà accroupi pour ramasser les boîtes de cartouches destinées à la photocopieuse. Malgré l'urgence, Élodie s'agenouille à son tour et charge aussi vite qu'elle le peut le plateau du chariot. Le type, un stagiaire à en juger par son sweat et son jean élimé, lui tend la main avec un sourire.

— Je suis Robin. Et vous ?

Dans sa bouche, le « ou » sonne un peu pointu, à la limite du « u ». Un Anglo-Saxon, de toute évidence. Élodie a toujours adoré cet accent, il lui rappelle des personnages de comédie romantique, *Comme t'y es belle* en tête. Elle sourit à son tour.

— Je suis Élodie.

Une fois le sol de nouveau praticable, l'un et l'autre se relèvent. Le nez d'Élodie arrive à peine à la hauteur du logo Harvard brodé sur la poitrine du sweat. Un stagiaire de la catégorie « type brillant », donc. Robin a peut-être quinze ans de moins qu'elle, mais il la dépasse d'une bonne trentaine de centimètres. Malgré elle, elle remarque le dessin affirmé de sa bouche, la ligne brisée du nez, probablement cassé, et la couleur indécise des yeux, entre le noisette et le vert, selon la lumière.

— Bienvenue, Robin, et désolée encore.

— C'est fou comme les gens s'excusent, ici ! réplique Robin en glissant ses mains dans ses poches arrière. Ou alors c'est vous ?

— C'est moi. Vous pouvez m'appeler Mme Sorry, marmonne Élodie en s'éloignant.

Revenue à son fauteuil, un modèle à roulettes des plus inconfortables, commandé par Rombiasse sous prétexte qu'il évite le tassement des vertèbres, Élodie jette un regard à l'écran en veille. Elle y retrouve son reflet habituel : des yeux cernés, une bouche encadrée par de grandes parenthèses, on les appelle « rides d'amertume », lui a-t-on dit, et un chignon de guingois. Une post-trentenaire qui n'a pas de budget pour une crème de jour valable. S'ébrouant pour chasser un début d'auto-apitoiement, Élodie empoigne sa souris, réveille son ordinateur et navigue d'une fenêtre à l'autre jusqu'à obtenir le fameux état des demandes de congés exigé par Rombiasse. Une seule personne n'a pas encore exprimé ses souhaits. Elle. Avec un soupir, elle lance une impression et décroche son sac à main de son dossier. Elle a vingt-deux minutes pour déjeuner avant de faire ses courses hebdomadaires et de revenir à son poste avant 14 heures. À l'instant où elle franchit les portes de l'ascenseur, une notification tinte sur son téléphone. Elle le déverrouille en y appliquant le pouce et son visage se décompose en un instant. Son nez la picote, sa vue se brouille : il ne manquait plus que ça. Du fond de l'ascenseur, une voix à l'accent anglais s'élève :

— Oh, *bad news* ?

— Ça dépend où vous placez le curseur, répond Élodie dans un souffle, sans lever les yeux vers le stagiaire.

Il ne manquerait plus qu'il croie qu'elle pleure. Qu'est-ce que ça représente, pour un jeune célibataire promis à un brillant avenir, une facture de gaz qui gonfle de soixante euros entre novembre et décembre ? Mais aux yeux d'Élodie, c'est l'équivalent d'une semaine de courses pour Fleur, Loum's et elle. Elle relève donc la tête et se force à sourire, comme chaque fois qu'elle a envie de s'allonger par terre en position fœtale. Elle froisse au fond de la poche de son manteau trois tickets-restaurants et deux billets de vingt euros. Un acheteur du Bon Coin les lui a remis en mains propres la veille en échange d'une paire de rollers et d'un équipement complet « comme neuf ». Elle fera ses courses avec, voilà tout. Elle n'a ni l'envie ni le temps de déjeuner. Tout va bien.

— Rien de dramatique, assure-t-elle.

Le front soucieux de Robin se défroisse.

— OK, tu me rassures. Ça ne te gêne pas, le « tu » ?

Même si la désinvolture du stagiaire l'étonne un peu, Élodie secoue la tête.

— Non, non, c'est même plus...

— Convivial ? termine Robin, un sourire en coin.

Une ride se forme au coin de son œil et lui court sur la tempe, vite effacée lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrent à l'étage inférieur pour laisser entrer un inconnu en costume à fines rayures. Élodie recule d'un pas, tandis que les deux hommes, de taille équivalente, se lancent à toute allure dans une conversation animée.

Élodie peine à capter le sens de l'échange. Le ton de Robin est incisif, c'est manifestement lui qui pose les questions. S'apercevant qu'elle se tasse, petit à petit, pour interférer le moins possible dans leur échange, Robin s'interrompt.

— Désolée Élodie, c'est moi Mister Sorry, maintenant. On parle business. C'est Andrew, mon chef des ventes.

Semblant enfin s'apercevoir qu'une troisième personne occupe l'ascenseur, Andrew recule de quelques pas, ajuste sa veste et, d'un hochement de tête bref, la salue.

— On tente de s'implanter sur le marché français, explique Robin. Comme j'avais l'opportunité de venir passer du temps ici, cette année, on fait d'une bière deux coups !

Avant qu'Élodie puisse répondre quoi que ce soit, les portes s'ouvrent de nouveau et les deux hommes sortent d'un même pas, traversent le hall et disparaissent dans la rue. Le stagiaire n'était pas en stage, donc. Riant de sa méprise, elle se dirige vers le magasin de hard-discount installé au rez-de-chaussée de l'immeuble voisin. C'est tout à fait symptomatique de son propre vieillissement, pense-t-elle. En dessous de trente ans, tous les individus lui paraissent en avoir à peine vingt.

*

Dans les rues du quartier d'affaires, l'ambiance de Noël est à peine perceptible. Le magasin alimentaire se charge de compenser cet odieux affront à la période la plus rentable de l'année : un Sinatra sous acide s'égosille dans les haut-parleurs, des sapins artificiels engloutis

sous une couche de neige carbonique trônent en tête de gondole et le rayon des chocolats envahit la moitié du magasin.

Liste en main et chronomètre en tête, Élodie s'élance dans l'allée centrale. D'abord les indispensables. Le papier toilette est hors de prix. C'est du plaqué or ou quoi ? La lessive, deux kilos de spaghettis, encore, cinq cents grammes de viande hachée – tant pis elle prend le 15 % de matière grasse, c'est moins cher –, la soude caustique pour déboucher les toilettes dans lesquels Loum's a encore jeté le rouleau tout entier...

L'enveloppe fond à vue d'œil, mais Élodie n'est pas peu fière d'arriver à la caisse avec un compte positif de 25 centimes. Son Caddie n'est pas très chargé, facture de gaz oblige, mais elle réussit à tenir son budget et tout le monde à la maison mange à sa faim. Elle évalue rapidement le temps d'attente aux caisses automatiques, choisit de passer avec la caissière rousse, celle qui jette les produits d'un côté à l'autre de son lecteur de code-barres, quitte à faire exploser les contenants en verre. Les habitués l'évitent, après avoir subi l'anéantissement d'une boîte d'œufs ou la crevaison d'un sachet de sucre cristal, mais au moins, elle carbure.

C'est alors qu'un présentoir haut comme un immeuble attire son regard. *L'Île de la Tentation*, à côté, est un divertissement pour Bisounours. Les calendriers de l'Avent. Mais comment a-t-elle pu oublier ? Loum's et Fleur les attendent avec presque plus d'impatience que les vrais cadeaux. Un bref regard au prix de ces merveilles la fait

tousser : à moins de supprimer la viande, la lessive et la pâte à tartiner, elle n'y arrivera pas. Pourquoi faut-il que la joie soit si chère ?

La file devant la caissière avance, elle entend dans sa tête le tic-tac de son métronome intérieur. Il faut prendre une décision. Maintenant. Alors qu'elle est sur le point de décider qu'il faut bien ce qu'il faut pour que les enfants soient contents, elle entend derrière elle une voix éraillée ronchonner : « Nous, on avait des clémentines et on était bien contents ! Cette escalade marketing, c'est navrant. » Élodie fait la grimace. Les gens qui ont tout compris ont probablement oublié que face à leurs clémentines, ils rêvaient de la poupée en porcelaine aperçue dans la vitrine d'un grand magasin. Alors tant pis, elle fait un choix. Pas de céréales de marque, pas de lessive (la montagne de linge n'est plus à une semaine de retard près), et un seul calendrier pour deux. Fleur et Loum's ouvriront une fenêtre chacun leur tour. Elle s'attend à vingt-quatre incidents diplomatiques, parce que l'alternance, chez elle, est un sport de combat et non une stratégie politique, mais ça vaut toujours mieux qu'une déception qui dure un mois.

Alors qu'elle court ranger en rayon les produits sur lesquels elle trace une croix cette semaine, une idée lumineuse fait naître un immense sourire sur son visage. Elle va leur donner à préparer un lot de consolation tellement chouette que ce sera la fête au quotidien. L'enfant privé du chocolat du jour piochera un petit mot écrit par l'autre à son attention. Elle a hâte de découvrir

leurs idées cousues de fautes d'orthographe. Pour elle aussi, le calendrier de l'Avent sera une fête.

Alors que la caissière lui jette une pincée de monnaie avant d'agresser le client suivant, le téléphone d'Élodie sonne. Voyant s'afficher le prénom de son amie de toujours, elle sent ses épaules se dénouer. Elle traîne en permanence l'angoisse des nouvelles du genre « hausse de tarif », elle s'en rend compte, mais ne sait pas vivre sans envisager le pire, toujours.

— Ma Jo ! Quoi de neuf sous le brouillard parisien ?

Au bout du fil, la voix énergique de Joanna résonne étrangement. On dirait qu'elle retient son souffle.

— Attention, chuchote-t-elle.

Fronçant les sourcils, Élodie termine de mettre ses achats en sac, salue la caissière d'un hochement de tête et remonte l'allée vers les portes coulissantes.

— Attention à quoi ?

— Il y a quelqu'un de bizarre, murmure Joanna, la bouche collée à son micro, derrière toi !

— Quoi ? répond Élodie, risquant un regard par-dessus son épaule.

Au même instant, on se jette sur elle. Dans un cri de panique, Élodie lâche son sac, le pot de pâte à tartiner s'écrase sur le carrelage dans un *poc* de mauvais augure et un pan de tissu lui bouche la vue.

Alors qu'elle s'apprête à hurler à l'aide, Élodie se fige. Ce parfum boisé, elle le reconnaîtrait entre mille.

— Joanna, quelle nouille ! J'ai failli faire une crise cardiaque.

Hilare, les joues rosies par l'émotion, Élodie repousse l'étole de cachemire sous laquelle son amie vient de l'enfourir.

— Caramba, j'oublie toujours cette histoire de parfum, grommelle Joanna avant de l'enlacer.

— Tu t'arrangeras avec les enfants, le pot de pâte à tartiner est foutu.

— Je vais leur acheter un container de Nutella pour me faire pardonner !

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Je croyais que tu ne reviendrais pas avant les congés de fin d'année.

Les mains sur les hanches, Joanna penche la tête de côté et cligne de l'œil. Comme d'habitude, elle dégage une assurance phénoménale. Haut perchée sur ses talons, cascade de boucles sur l'épaule, teint de rose, elle semble en permanence retouchée à l'aide d'un filtre « beauté fatale ». Par un tour de force mystérieux, la beauté de Joanna n'a jamais écrasé Élodie, au contraire. À son contact, chacun se sent plus beau, plus grand, plus intelligent. Elle a le don de vous faire entrer dans sa lumière.

— C'est que je suis une vraie stratège, ma cocotte. Comme ça faisait beaucoup trop longtemps que tu te morfondais sans moi, je me suis arrangée pour bosser d'ici jusqu'à Noël. Ensuite, je me suis trouvé une excellente raison d'aller dans les Alpes entre Noël et le premier de l'an. Pour le boulot, évidemment. Stratège, je t'ai dit !

Prenant le sac des mains d'Élodie, Joanna inspecte les dégâts et fronce le nez, avant de reporter son regard sur son amie.

— Très joli, ce coiffé-décoiffé. Ça te va gavé.

— Gavé ?

— C'est ce que disait mon crush : il est bordelais.

Épaule contre épaule, les deux amies longent la vitrine.

— Un crush ? Tu ne sors plus avec le tennisman ?

Joanna lève les yeux au ciel.

— Depuis des siècles ! Il avait un ongle incarné. Tu te rends compte ? Immonde.

— J'ai un doute, répond Élodie en se mordant l'intérieur de la joue, c'est bien avec Joanna, que je parle ? La Joanna qui met des bas de contention en toute saison parce qu'elle a des varices de mamie alors qu'elle n'a même pas trente ans ?

D'un coup de coude, Joanna lui coupe la respiration.

— Tais-toi, morue ! J'ai acheté ton silence éternel, souviens-toi. Nous ne sommes que beauté, calme et volupté.

— Surtout moi.

— C'est certain.

Alors que l'entrée du bureau se situe encore à une centaine de mètres, Joanna saisit le coude d'Élodie et toutes deux s'immobilisent sur le trottoir.

— Tu me diras, Élo, le jour où tu en auras marre de moi ? Ça fait déjà cinq ans, alors peut-être que tu as envie de passer à autre chose ? Que tu n'as plus besoin de moi ?

Les grands yeux de Joanna se sont assombris. Un afflux de tendresse gonfle le cœur d'Élodie, elle approche sa main de la joue de son amie.

— Jamais, ma Jo. Jamais je ne me lasserai de t'avoir près de moi pour passer le cap. Cinq ans, ce n'est pas suffisant pour que la douleur s'éteigne. C'est moi, qui ne veux pas t'imposer de venir près de moi chaque année !

Immobiles face à face au milieu du flot d'employés regagnant leur bureau à la hâte, les deux femmes se dévisagent puis se sourient.

— On est bêtes, hein ? On va se faire pleurer, article Joanna.

— Tu loges où ?

— J'ai trouvé un hôtel à deux pas de chez toi, collé à ton immeuble.

Élodie s'étrangle.

— Tu plaisantes ? Tu vis dans ce machin hors de prix qui parie sur la « gentrification » du quartier, laquelle attend toujours ?

— Celui-là même. Il y avait une suite avec Jacuzzi, je n'ai pas pu résister.

— Au cas où ton Bordelais débarquerait ?

— Lui ?

Joanna lève les yeux au ciel.

— Je ne l'ai jamais revu, il avait des poils dans les oreilles.